

LE CORBEAU ET LE RENARD		
ESOPE	PHEDRE	LA FONTAINE
<p>Un Corbeau s'était perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenait en son bec. Un Renard qui l'aperçut, fut tenté de lui enlever cette proie. Pour y réussir et pour amuser le Corbeau, il commença à le louer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenait goût à ses louanges : "C'est grand dommage, poursuivit-il, que votre chant ne réponde pas à tant de rares qualités que vous avez." Le Corbeau voulant persuader le Renard que son chant n'était pas désagréable, se mit à chanter, et laissa tomber le fromage qu'il avait au bec. C'est ce que le Renard attendait. Il s'en saisit incontinent, et le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, et de s'être laissé abusé.</p>	<p>Celui qui aime les flatteries perfides en est généralement puni par le repentir et la confusion. Alors qu'un corbeau s'apprêtait à manger un fromage volé sur une fenêtre, un renard, quand il le vit, se mit à le flatter ainsi : " O corbeau, que ton plumage a d'éclat ! Que de beauté sur ton corps et ta figure ! Si tu avais de la voix, aucun oiseau ne te serait supérieur." Le stupide animal, en voulant montrer sa voix, laissa de son bec tomber le fromage, que le renard rusé s'empressa de saisir de ses dents avides. Alors la déception du corbeau stupéfait s'exprima par des gémissements. Cette fable prouve combien l'intelligence est puissante ; la sagesse prévaut toujours sur la force.</p>	<p>Maître corbeau, sur un arbre perché, Tenait en son bec un fromage. Maître renard, par l'odeur alléché, Lui tint à peu près ce langage : "Hé ! Bonjour, monsieur du Corbeau. Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau ! Sans mentir, si votre ramage* Se rapporte à votre plumage, Vous êtes le Phénix* des hôtes* de ces bois." A ces mots, le corbeau ne se sent plus de joie : Et, pour montrer sa belle voix, Il ouvre un large bec et laisse tomber sa proie. Le renard s'en saisit, et dit : "Mon bon monsieur, Apprenez que tout flatteur Vit aux dépens de celui qui l'écoute : Cette leçon vaut bien un fromage sans doute." Le corbeau, honteux et confus, Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus</p>

<b>LE RENARD ET LA CIGOGNE</b>		
<b>ESOPE</b>	<b>PHEDRE</b>	<b>LA FONTAINE</b>
<p>Un Renard plein de finesse pria à souper une Cigogne à qui il servit de la bouillie sur une assiette. La Cigogne ne fit pas semblant de se fâcher du tour que lui jouait le Renard. Peu de temps après, elle le pria à dîner ; il y vint au jour marqué, ne se souvenant plus de sa supercherie, et ne se doutant point de la vengeance que méditait la Cigogne. Elle lui servit un hachis de viandes qu'elle renferma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvait atteindre, et il avait la douleur de voir la Cigogne manger toute seule. Elle lui dit alors avec un rire moqueur : " Tu ne peux pas te plaindre de moi raisonnablement, puisque j'ai suivi ton exemple, et que je t'ai traité comme tu m'as traitée. "</p>	<p>Il ne faut nuire à personne; mais si quelqu'un vous offense, il faut lui rendre la pareille, comme nous y engage cette fable.</p> <p>Un renard, dit-on, invita le premier une cigogne à dîner et lui servit sur un plat creux une bouillie claire à laquelle, malgré sa faim, elle ne put absolument pas goûter. La cigogne à son tour invita le renard et lui servit un hachis dans une bouteille. Elle y introduit son bec et se rassasia, tandis qu'elle fait subir à son convive la torture de la faim. Comme il léchait en vain le col de la bouteille, l'oiseau voyageur lui tint, dit-on, ce langage : « Il faut savoir souffrir avec patience ce dont on a donné soi-même l'exemple. »</p>	<p>Compère le Renard se mit un jour en frais, et retint à dîner commère la Cigogne. Le régal fût petit et sans beaucoup d'apprêts :</p> <p>Le galant pour toute besogne, Avait un brouet clair ; il vivait chichement.</p> <p>Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :</p> <p>La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;</p> <p>Et le drôle eut lapé le tout en un moment.</p> <p>Pour se venger de cette tromperie, A quelque temps de là, la Cigogne le prie.</p> <p>"Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis</p> <p>Je ne fais point cérémonie. "</p> <p>A l'heure dite, il courut au logis</p> <p>De la Cigogne son hôtesse ;</p> <p>Loua très fort la politesse ;</p> <p>Trouva le dîner cuit à point :</p> <p>Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.</p> <p>Il se réjouissait à l'odeur de la viande</p> <p>Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.</p> <p>On servit, pour l'embarrasser,</p> <p>En un vase à long col et d'étroite embouchure.</p> <p>Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;</p> <p>Mais le museau du sire était d'autre mesure.</p> <p>Il lui fallut à jeun retourner au logis,</p> <p>Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,</p> <p>Serrant la queue, et portant bas l'oreille.</p> <p>Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :</p> <p>Attendez-vous à la pareille.</p>

<b>LE LOUP ET LA CIGOGNE</b>		
<b>ESOPE</b>	<b>PHEDRE</b>	<b>LA FONTAINE</b>
<p>Un loup s'étant enfoncé par hasard un os dans la gorge, promit une récompense à la grue, si elle voulait avec son bec retirer cet os, dont il se sentait incommodé. Après qu'elle lui eût rendu ce bon office, elle lui demanda le salaire dont il était convenu. Mais le loup avec un rire moqueur et grinçant les dents : « Contentez-vous, lui dit-il, d'avoir retiré votre tête saine et sauve de la gueule du loup, et de n'avoir pas éprouvé à vos dépens combien ses dents sont aiguës. »</p>	<p><b>LE LOUP ET LA GRUE</b> Attendre des méchants le prix d'un service, c'est commettre double faute : d'abord on aide des gens qui ne la méritent pas ; ensuite on ne peut plus se tirer d'affaire sans dommage. Un loup avait gloutonnement avalé un os qui lui était resté dans le gosier. Vaincu par une vive douleur, il se mit à tenter tour à tour les uns et les autres en offrant de l'argent, pour qu'on lui retirât la cause de son mal. Une grue se laissa enfin persuader par ses serments et, risquant dans la gueule du loup son long cou, elle lui fit cette dangereuse opération. Comme ensuite elle demandait pour ce service la récompense convenue : « tu es ingrate, lui dit-il, tu as retiré de ma gueule ta tête saine et sauve et tu réclames encore un salaire ! »</p>	<p>Les loups mangent gloutonnement. Un loup donc, étant de frairie Se pressa, dit-on, tellement Qu'il en pensa perdre la vie : Un os lui demeura bien avant au gosier. De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier, Près de là passe une cigogne. Il lui faire signe, elle accourt. Voila l'opératrice aussitôt en besogne. Elle retira l'os, puis, pour un si bon tour, Elle demanda son salaire. "Votre salaire ? dit le loup Vous riez, ma bonne commère ! Quoi ? Ce n'est pas encor beaucoup D'avoir de mon gosier retiré votre cou ? Allez, vous êtes une ingrate : Ne tombez jamais sous ma patte."</p>
<b>LE GEAI PARE DES PLUMES DU PAON</b>		
<b>ESOPE</b>	<b>PHEDRE</b>	<b>LA FONTAINE</b>
<p><b>LE CHOUCAS ORGUEILLEUX ET LE PAON.</b> Pour nous ôter l'envie de nous glorifier d'avantages empruntés et pour nous faire aimer plutôt une vie conforme à notre condition, voici l'exemple qu'Ésope nous a laissé. Gonflé d'un vain orgueil, un choucas ramassa les plumes tombées de la queue d'un paon et s'en fit une parure. Puis, dédaignant ses pareils, il va se mêler à une troupe élégante de paons. Mais ceux-ci arrachent les plumes à l'impudent oiseau et le chassent à coups de bec. Ainsi maltraité, le choucas tout chagrin se mit à revenir vers les oiseaux de son espèce; mais les siens le repoussèrent, lui faisant ainsi subir une pénible flétrissure. Alors un de ceux qu'il avait d'abord méprisés : « Si tu avais su, lui dit-il, vivre content parmi nous et si tu avais voulu t'accommoder de ce que la nature t'avait donné, tu n'aurais pas essuyé l'affront des paons et notre refus de t'accueillir ne s'ajouterait pas à ton malheur. »</p>	<p><b>LE GEAI ORGUEILLEUX ET LE PAON.</b> Ne vous glorifiez pas des avantages d'autrui, mais vivez plutôt content de votre état. Enflé d'un vain orgueil, un Geai ramasse les plumes d'un Paon, et s'en fait une parure; puis, méprisant ses pareils, il va se mêler à une troupe de superbes Paons : mais ils arrachèrent le plumage à l'oiseau impudent, et le chassèrent à coups de bec. Ainsi maltraité, le Geai revenait tout confus vers les oiseaux de son espèce; repoussé par eux, il eut encore à supporter cette triste humiliation. Un de ceux qu'il avait autrefois regardés avec mépris, lui dit alors : « Si tu avais su vivre parmi nous, et te contenter des avantages que t'avait donnés; la nature ; tu n'aurais pas d'abord essuyé un affront, et dans ton malheur tu ne te verrais point chassé par nous. »</p>	<p>Un Paon muait : un Geai prit son plumage ; Puis après se l'accommoda ; Puis parmi d'autres paons tout fier se parada, Croyant être un beau personnage. Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué, Berné, sifflé, moqué, joué, Et par Messieurs les Paons plumé d'étrange sorte ; Même vers ses pareils s'étant réfugié, Il fut par eux mis à la porte. Il est assez de geais à deux pieds comme lui, Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui, Et que l'on nomme plagiaires. Je m'en tais ; et ne veux leur causer nul ennui : Ce ne sont pas là mes affaires.</p>

<b>LA POULE AUX OEUFS D'OR</b>	
<b>ESOPE</b>	<b>LA FONTAINE</b>
<p><b>L'OIE ET LES OEUFS D'OR</b>            Un homme avait l'immense bonne fortune de posséder une oie merveilleuse. Chaque jour, elle pondait un oeuf d'or. L'homme s'enrichissait mais, plus il en avait, plus il en voulait. Il décida d'avoir tout le trésor à la fois, et tua l'oie. Mais quand il l'eut tuée et lui eut ouvert le ventre, au lieu de trouver un tas d'œufs d'or, il découvrit qu'elle était comme toutes les oies.            L'impatience ne paie pas.</p>	<p>L'avarice perd tout en voulant tout gagner.            Je ne veux, pour le témoigner,            Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,            Pondait tous les jours un oeuf d'or.            Il crut que dans son corps elle avait un trésor :            Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable            A celles dont les oeufs ne lui rapportaient rien,            S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.            Belle leçon pour les gens chiches !            Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus            Qui du soir au matin sont pauvres devenus,            Pour vouloir trop tôt être riches !</p>
<b>LE MILAN ET LE ROSSIGNOL</b>	
<b>ESOPE</b>	<b>LA FONTAINE</b>
<p><b>LE ROSSIGNOL ET L'ÉPERVIER</b>            Un rossignol perché sur un chêne élevé chantait à son ordinaire. Un épervier l'aperçut, et, comme il manquait de nourriture, il fondit sur lui et le lia. Se voyant près de mourir, le rossignol le pria de le laisser aller, alléguant qu'il n'était pas capable de remplir à lui seul le ventre d'un épervier, que celui-ci devait, s'il avait besoin de nourriture, s'attaquer à des oiseaux plus gros. L'épervier répliqua : « Mais je serais stupide, si je lâchais la pâture que je tiens pour courir après ce qui n'est pas encore en vue ».            Chez les hommes aussi, ceux-là sont déraisonnables qui dans l'espérance de plus grands biens laissent échapper ceux qu'ils ont dans la main</p>	<p>Après que le milan, manifeste voleur,            Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,            Et fait crier sur lui les enfants du village,            Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.            Le héraut du printemps lui demande la vie.            « Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?            Ecoutez plutôt ma chanson :            Je vous raconterai Térée et son envie,            - Qui, Térée ? Est-ce un mets propre pour les milans ?            - Non pas ; c'était un roi dont les feux violents            Me firent ressentir leur ardeur criminelle.            Je m'en vais vous en dire une chanson si belle            Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »            Le milan alors lui réplique :            « Vraiment, nous voici bien ; lorsque je suis à jeun,            Tu me viens parler de musique.            - J'en parle bien aux rois. - Quand un roi te prendra,            Tu peux lui conter ces merveilles.            Pour un milan, il s'en rira :            Ventre affamé n'a point d'oreilles. »</p>

**L'AIGLE ET L'ESCARBOT**

**ESOPE**

Un aigle poursuivait un lièvre. Ce lièvre, se voyant dénué de tout secours, recourut au seul être que le hasard offrit à ses yeux ; c'était un escarbot ; il le supplia de le sauver. L'escarbot le rassura, et, voyant approcher l'aigle, il la conjura de ne pas lui ravir son suppliant. Mais l'aigle, dédaignant sa petitesse, dévora le lièvre sous les yeux de l'escarbot. Dès lors l'escarbot, plein de rancune, ne cessa d'observer les endroits où l'aigle faisait son nid, et, quand elle couvait, il s'élevait en l'air, faisait rouler les oeufs et les cassait, tant qu'enfin pourchassée de partout, elle eut recours à Zeus (car c'est à Zeus que cet oiseau est consacré), et elle le pria de lui procurer un asile sûr pour y faire ses petits. Zeus lui permit de pondre dans son giron, mais l'escarbot avait vu la ruse : il fit une boulette de crotte, prit son essor, et, quand il fut au-dessus du giron de Zeus, il l'y laissa tomber. Zeus se leva pour secouer la crotte, et jeta les oeufs à terre sans y penser. Depuis ce temps-là, dit-on, pendant la saison où paraissent les escarbots, les aigles ne nichent plus. Ne méprisez personne ; il faut se dire qu'il n'y a pas d'être si faible qui ne soit capable un jour de venger un affront.

**LA FONTAINE**

L'Aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin, Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite. Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin. Je laisse à penser si ce gîte Etait sûr ; mais ou mieux ? Jean Lapin s'y blottit. L'Aigle fondant sur lui nonobstant cet asile, L'Escarbot intercède, et dit : "Princesse des Oiseaux, il vous est fort facile D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ; Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ; Et puisque Jean Lapin vous demande la vie, Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux : C'est mon voisin, c'est mon compère. " L'Oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot, Choque de l'aile l'Escarbot, L'étourdit, l'oblige à se taire, Enlève Jean Lapin. L'Escarbot indigné Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence, Ses oeufs, ses tendres oeufs, sa plus douce espérance : Pas un seul ne fut épargné. L'Aigle étant de retour, et voyant ce ménage, Remplit le ciel de cris ; et pour comble de rage, Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert. Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd. Il fallut pour cet an vivre en mère affligée. L'an suivant, elle mit son nid plus haut. L'Escarbot prend son temps, fait faire aux oeufs le saut : La mort de Jean Lapin derechef est vengée. Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois N'en dormit de plus de six mois. L'Oiseau qui porte Ganymède Du monarque des Dieux enfin implore l'aide, Dépose en son giron ses oeufs, et croit qu'en paix Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts, Jupiter se verra contraint de les défendre : Hardi qui les irait là prendre. Aussi ne les y prit-on pas. Leur ennemi changea de note, Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte : Le dieu la secouant jeta les oeufs à bas. Quand l'Aigle sut l'inadvertance, Elle menaça Jupiter D'abandonner sa Cour, d'aller vivre au désert, Avec mainte autre extravagance. Le pauvre Jupiter se tut : Devant son tribunal l'Escarbot comparut, Fit sa plainte, et conta l'affaire. On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avait tort. Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord, Le Monarque des Dieux s'avisait, pour bien faire, De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour En une autre saison, quand la race Escarbote Est en quartier d'hiver, et, comme la Marmotte, Se cache et ne voit point le jour.

**L'AI GLE LA LAIE ET LA CHATTE**

**PHEDRE**

**LA FONTAINE**

**L'AI GLE, LA LAIE ET LA CHATTE SAUVAGE**

Une aigle avait fait son nid au sommet d'un chêne ; une chatte sauvage, ayant trouvé un creux au milieu de l'arbre, y avait fait ses petits ; une laie habituée à vivre dans les forêts avait déposé sa portée près du pied. Mais cette intimité formée par le hasard fut détruite par la mauvaise foi et la méchanceté funeste de la chatte. Elle grimpe jusqu'au nid de l'aigle et lui dit : « On prépare ta perte et peut-être, hélas ! aussi la mienne. Car, si tu vois chaque jour cette laie perfide creuser le sol, c'est qu'elle veut abattre le chêne pour pouvoir à terre se jeter facilement sur nos progénitures. » Après avoir semé la terreur et le trouble dans le coeur de l'aigle, elle descend en rampant à la bauge de la laie couverte de soies. "Tes petits, lui dit-elle, sont en grand danger. Car, aussitôt que tu sortiras pour chercher pâture avec ton jeune troupeau, l'aigle, déjà prête à l'attaque, t'enlèvera tes marcassins". Quand elle a répandu l'effroi aussi dans ce lieu, la fourbe va se cacher dans son trou où elle est en sûreté. Elle en sort la nuit pour aller çà et là d'un pas qui ne touche presque pas le sol et, quand elle s'est bien nourrie et qu'elle a bien nourri ses petits, elle affecte d'avoir peur et a l'oeil au guet tout le jour. L'aigle, craignant la chute de l'arbre, ne le quitte pas. La laie, pour se garder contre le rapt de ses petits, ne sort plus de chez elle. Bref, aigle et laie moururent de faim avec leurs petits et fournirent à la chatte et aux petits chats un repas abondant. Que de mal fait souvent un homme au langage perfide ! Cette fable peut l'apprendre aux gens sottement crédules.

L'Aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,  
 La laie au pied, la chatte entre les deux,  
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,  
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.  
 La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ;  
 Elle grimpa chez l'aigle et lui dit : " Notre mort  
 (Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)  
 Ne tardera possible guères.  
 Voyez-vous à nos pieds fourir incessamment  
 Cette maudite laie, et creuser une mine?  
 C'est pour déraciner le chêne assurément,  
 Et de nos nourrissons attirer la ruine :  
 L'arbre tombant, ils seront dévorés ;  
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés.  
 S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte."  
 Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,  
 La perfide descend tout droit  
 A l'endroit  
 Où la laie était en gésine.  
 " Ma bonne amie et ma voisine,  
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :  
 L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.  
 Obligez-moi de n'en rien dire ;  
 Son courroux tomberait sur moi."  
 Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,  
 La chatte en son trou se retire.  
 L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins  
 De ses petits ; la laie encore moins :  
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins  
 Ce doit être celui d'éviter la famine.  
 A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,  
 Pour secourir les siens dedans l'occasion :  
 L'oiseau royal, en cas de mine ;  
 La laie en cas d'irruption.  
 La faim détruisit tout, il ne resta personne  
 De la gent marcassine et de la gent aiglonne  
 Qui n'allât de vie à trépas :  
 Grand renfort pour messieurs les chats.  
 Que ne sait point ourdir une langue traîtresse  
 Par sa pernicieuse adresse?  
 Des malheurs qui sont sortis  
 De la boîte de Pandore,  
 Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,  
 C'est la fourbe, à mon avis.